W. G. SEBALD

SÉJOURS
A LA CAMPAGNE

suivi de

AU ROYAUME DES OMBRES

par Jan Peter Tripp

traduit de l'allemand
par Patrick Charbonneau

ACTES SUD

UNE COMÈTE DANS LE CIEL

NOTE D'ALMANACH
EN L'HONNEUR DE L'AMI RHÉNAN

Dans l'étude qu'il publia en 1926 dans le *Magdeburger Zeitung*, le *Journal de Magdebourg*, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Johann Peter Hebel, Walter Benjamin dit d'entrée de jeu que le XIXe siècle ignorait posséder, avec *L'Ecrin de l'ami rhénan*, une des œuvres de prose les plus pures de la littérature allemande. Par arrogance intellectuelle, on avait abandonné aux enfants et aux paysans la clé de cette "cassette de l'ami rhénan de la famille" et méprisé ce qu'il y avait à l'intérieur. Entre les louanges prodiguées par Goethe et Jean Paul au diariste du pays de Bade et l'estime que lui porteront plus tard Kafka, Bloch et Benjamin, on ne trouve guère de voix pour attirer sur Hebel l'attention du lecteur bourgeois et lui signifier ce qu'il perdait en passant à côté de lui, se privant de la vision d'un monde meilleur fondé sur un idéal de droit et de tolérance. L'histoire littéraire allemande retiendra que si les auteurs juifs des années dix et vingt ne sont point parvenus à asseoir sa renommée, les nationaux-socialistes se sont au contraire entendus à faire leur un écrivain qu'ils ont cantonné dans son terroir du Wiesenthal. Analysant le discours consacré à Hebel par Heidegger en 1957, Robert Minder a montré combien a perduré cette confiscation, opérée dans une langue néogermanique et macaronique, avec une facture qui ne se distingue en rien de ce que produisirent, sous la domination fasciste, des Josef Weinheber, Guido Kolbenheyer, Hermann Burte, Wilhelm Schäfer et autres gardiens de l'héritage allemand persuadés que leur jargon était l'émanation spontanée de la langue du peuple. Quand, en 1963, je commençai mes études à Fribourg-en-Brisgau, tout cela venait à peine d'être balayé sous le tapis, et depuis je me suis souvent demandé dans quelles eaux troubles et mensongères notre vision de la littérature aurait continué à patauger si, peu à peu édités à l'époque, les écrits de Walter Benjamin et de l'école de Francfort, ce centre juif consacré à la recherche

en histoire intellectuelle et sociale de la bourgeoisie, n'étaient venus nous ouvrir d'autres perspectives. Pour ce qui me concerne en tout cas, sans l'aide de Bloch et de Benjamin, je n'aurais guère eu accès à l'écrivain Hebel masqué par les brumes heideggériennes. Or maintenant, je n'arrête pas de lire et de relire les histoires de son almanach, peut-être parce qu'une marque de leur perfection, comme le note Benjamin, est qu'on puisse aussi facilement les oublier. Mais si bientôt il me fallut aller vérifier, au bout de quelques semaines, si le barbier de Segringen et le tailleur de Pensa existaient encore, ce n'est pas seulement en raison du caractère éthéré et volatil de cette prose ; ce qui me fait y retourner sans cesse, c'est aussi que tout à fait incidemment mon grand-père, dont la langue en de nombreux points rappelait celle de l'ami de la famille, avait l'habitude d'acheter à chaque nouvelle année un calendrier de Kempten où il consignait au crayon à encre les fêtes de ses parents et amis, la date de la première gelée, de la première chute de neige, l'arrivée du foehn, les orages, la grêle ou autres phénomènes atmosphériques, et à l'occasion, sur les pages réservées aux notes personnelles, une recette pour fabriquer du vermouth ou de l'eau-de-vie de gentiane. Publiées dans un calendrier de Kempten dont le premier exemplaire remonte à 1773, les histoires des années cinquante, sous la plume d'auteurs comme Franz Schrönghamer-Heimdahl et Else Eberhard-Schobacher, qui évoquaient par exemple un jeune pâtre du Lechtal ou un squelette retrouvé dans le Bergwald, ne sauraient rivaliser avec celles de Hebel ; mais la formule de l'almanach domestique était restée sensiblement la même, et la pyramide de multiplication, les tableaux de calcul d'intérêts, les noms des saints suivant chaque date, les dimanches et les jours fériés en rouge, la lune croissante et décroissante, les symboles des planètes et les signes du zodiaque, et, n'ayant bizarrement pas été relégué aux oubliettes après 1945, le *Calendrier des juifs*, tout cela constitue pour moi, aujourd'hui, un système dont je me plais encore parfois à imaginer, comme à l'époque de mon enfance, qu'il est agencé au mieux. C'est pourquoi nulle part l'idée d'un monde maintenu en équilibre ne s'incarne à mes yeux avec autant de force que dans ce que Hebel écrit sur l'entretien des arbres fruitiers ou la culture du froment, sur les différentes sortes de pluie, sur un

nid d’oiseau, nulle part elle ne me devient aussi concrète que lorsque je le vois faire la part, avec le jugement moral infaillible qui est le sien, de la reconnaissance et de l’ingratitude, de l’avarice et de la dilapidation, ou d’autres vices et travers de l’humanité. Au cours aveugle et sourd de l’histoire, qui bouleverse tout sur son passage, il oppose des événements où le malheur enduré trouve réparation ; une paix est conclue après chaque campagne, chaque énigme qui nous est soumise trouve sa solution, et dans le livre de la nature que l’écrivain ouvre sous nos yeux, nous pouvons constater que même les créatures les plus singulières, comme par exemple les chenilles processionnaires ou les poissons volants, trouvent leur place dans une construction méticuleusement ordonnée. Toutefois, l’admirable assurance dont est doté Hebel tient moins à ce qu’il sait de la nature des choses qu’à la vision qu’il a de ce qui dépasse le sens commun. Si ses considérations incessantes sur l’édifice du monde sont conçues pour faire sortir un peu le lecteur et le promener dans l’univers, afin que celui-ci lui devienne coutumier et qu’il puisse s’imaginer, sur des étoiles perdues à l’infini, brillant dans la nuit comme les lumières d’une ville étrangère, des gens comme nous assis dans leur maison, occupés “à lire leur journal ou dire le bénédicité, à filer ou à tricoter, à jouer aux cartes, tandis que le garçonnet fait une règle de trois” ; s’il décrit pour nous l’orbite des planètes, calcule, pour que nous comprenions mieux, le temps que mettra pour atteindre Mars un boulet de canon tiré de Breisach ou évoque la lune comme la surveillante en chef à nous si familière, comme notre amie intime et la première faiseuse de calendrier de notre terre, son art véritable consiste néanmoins à inverser cette perspective qui intègre encore ce qu’il y a de plus éloigné, à contempler par exemple le ciel scintillant du point de vue d’un extraterrestre à qui la terre échappe, qui voit dans le soleil un astre minuscule et tout à coup ne sait plus “qu’il y a eu une guerre en Autriche et que les Turcs ont gagné la bataille de Silistrie”. Ce sont au bout du compte les dimensions cosmiques et les visions qu’il en tire de sa propre insignifiance qui confèrent à Hebel le souverain détachement avec lequel il met en scène dans ses récits les vicissitudes de la destinée humaine. Son inspiration la plus profonde, il la doit aux instants de suspens et de pure

contemplation. “Ne connaissons-nous point tous la Voie lactée, écrit-il, qui entoure le ciel comme d’une large écharpe flottante ? Elle semble un éternel ruban de brume éclairé en transparence d’une pâle lueur. Mais observé par la lunette d’un astronome, ce grand nuage lumineux se décompose en d’innombrables petites étoiles, c’est comme quand on regarde une montagne par la fenêtre et qu’on ne voit qu’une masse verte : il suffit d’une banale longue-vue pour distinguer chaque arbre parmi les autres, une frondaison parmi les autres, et alors on se dispense de compter.” La raison s’arrête, l’instinct bourgeois, que d’ordinaire Hebel incarne et qui toujours se plaît aux inventaires, reste coi. Il n’est pas rare que l’ami rhénan se contente de s’étonner et tempère ainsi d’une fine ironie l’omniscience proclamée par ailleurs en maintes occasions. Au demeurant, malgré la tendance au didactisme inhérent à sa profession, il ne se tient pas au milieu du cercle, en précepteur, mais toujours légèrement à l’écart, comme les fantômes, dont plusieurs hantent ses histoires, et dont on sait qu’ils ont coutume d’observer la vie à partir d’un point excentrique, muets, ébahis, résignés. A considérer la manière dont Hebel accompagne fidèlement ses personnages, on pourrait presque reconnaître dans son annotation sur la comète apparue en 1811 un autoportrait de l’auteur. “Durant toute la nuit, écrit-il, elle fut comme une sainte bénédiction vespérale, comme lorsqu’un prêtre arpente la maison de Dieu et répand l’encens, disons comme une bonne et noble amie de la terre qui se languit d’elle, comme si elle voulait déclarer : Un jour, j’ai aussi été une terre, comme toi pleine de bourrasques de neige et de nuées d’orage, d’hospices, de soupes populaires et de tombes autour de petites églises. Mais mon heure dernière est passée et me voici transfigurée en céleste clarté, et j’aimerais bien te rejoindre mais n’en ai point le droit, pour ne pas être de nouveau souillée par le sang de tes champs de bataille. Elle ne s’est pas exprimée ainsi, mais j’en eus le sentiment, car elle apparaissait toujours plus belle et plus lumineuse, et plus elle approchait, plus elle était aimable et gaie, et quand elle s’est éloignée, elle est redevenue pâle et maussade, comme si son cœur en était affecté.” Tous deux, le conteur et la comète, tracent leur ligne de lumière sur notre vie défigurée par la violence, ils voient tout ce qui advient ici-bas mais

d’une distance aussi éloignée que possible. L’étrange constellation où se concilient de la sorte compassion et indifférence est, dirait-on, le secret professionnel d’un chroniqueur qui parfois ramasse un siècle entier en une page mais garde simultanément un œil vigilant sur les détails les plus infimes, qui ne parle pas seulement de la pauvreté en général mais dit que chez lui les enfants attrapent l’onglée à cause du froid, qui soupçonne un quelconque rapport impénétrable entre, par exemple, les querelles domestiques d’un couple au pays de Souabe et l’engloutissement de toute une armée dans les flots de la Bérézina. Si une réceptivité et une disposition morale particulières sont la condition de la vision épique que Hebel a du monde, la manière dont il transmet celle-ci au lecteur lui appartient aussi en propre. Quand l’armée française, après son retrait d’Allemagne, fut cantonnée de l’autre côté du Rhin, en aval…, quand elle eut quitté la voiture de poste à la porte Saint-Jean de Bâle et fut arrivée dans le Sundgau par les chemins bordés de maisons de vignerons…, quand déjà le soleil déclinait sur les collines de l’Alsace…, ainsi se poursuivent ses histoires. Une chose succédant à l’autre, très graduellement se constitue le profil narratif. La langue garde sa retenue, dans la mesure où, évoluant en petits détours, virevoltes et digressions, elle épouse le cours de ce qu’elle raconte et sauve tout ce qu’elle peut des biens terrestres. Et par ailleurs, le style de Hebel se caractérise également par les emprunts qu’il fait à l’occasion au patois local, à son vocabulaire et à sa syntaxe. “Va-t’en donc trouver suffisamment de doigts sur cette terre pour compter les étoiles fixes[1]”, est-il dit en alsacien-badois au début d’un paragraphe de la “Contemplation du cosmos”, et dans le texte consacré au grand sanhédrin de Paris, nous lisons : “Le grand empereur Napoléon en était bien conscient, puisqu’en l’an 1806, avant d’entamer son grand voyage vers Iéna, Berlin et Varsovie, et Eylau, il a fait écrire à toute la judaïté de France qu’elle devait lui envoyer de sa communauté des hommes sensés et savants pris dans tous les départements de l’empire[2].” Les mots de cette phrase ne sont pas agencés selon l’usage alémanique, mais exactement comme en yiddish, en faisant fi de la construction allemande. Ce seul fait suffirait à désavouer la thèse simpliste de Heidegger voulant que Hebel soit ancré dans le sol de son terroir. La

langue extrêmement sophistiquée qu'il s'est forgée spécifiquement pour son calendrier n'a recours à des tournures et à des structures dialectales et démodées que là où l'exige le rythme prosodique, et sans doute apportait-elle déjà, à son époque, bien plutôt un effet d'étrangeté qu'une preuve d'appartenance à une communauté bien enracinée. De même, sa prédilection pour la parataxe et les conjonctions de coordination "et", "ou" et "mais" n'est pas le signe d'une naïveté propre à la province profonde, puisque c'est, à n'en pas douter, quand il les met en œuvre que souvent il parvient à ses effets les plus étudiés. Contre toute hiérarchie et toute subordination, ces éléments amènent le lecteur, de la manière la plus discrète qui soit, à considérer que dans le monde créé et régi par ce conteur tout est censé coexister, avec une égale légitimité. A son retour, le pèlerin veut rapporter à la femme de l'auberge du *Baselstab* un coquillage "prélevé sur les rivages d'Ascalon" ou bien une rose de Jéricho. Et l'apprenti de Duttlingen dit sur la tombe du marchand d'Amsterdam, plus à lui-même qu'à celui-ci : "Pauvre Kannitverstan, que conserves-tu maintenant de toutes tes richesses ? Uniquement ce que, le jour venu, ma pauvreté ne me refusera pas non plus : un suaire et un linceul, et de toutes tes belles fleurs peut-être un bouquet de romarin sur ton cœur froid ou une rue[3]." Avec de telles cadences et inflexions en fin de phrase, qui signalent dans la prose de Hebel les émotions les plus profondes, la langue se replie sur elle-même et nous sentons presque le conteur poser sa main sur notre bras. Loin de toute idée de réalisation d'une égalité sociale, la fraternité qui perce alors s'accomplit seulement à l'horizon de l'éternité, dont l'autre face est l'arrière-plan doré sur lequel, pour reprendre Benjamin, les chroniqueurs aiment à peindre leurs personnages. S'abaissant d'un demi-ton et ouvrant en quelque sorte sur le vide, ces fins de phrase permettent à Hebel de se détacher des contingences de la vie et de s'élever jusqu'à ce point d'observation d'où, selon une note figurant dans les écrits posthumes de Jean Paul, on aperçoit au loin la terre promise à l'homme, ce pays dont il est dit autre part que personne encore n'y a séjourné.

1956 Wochen- u. Monatstage		II. FEBRUAR Namens- und Festtage	Lauf	Alter	oder Tau-Monat hat 29 Tage. Planetenschein	Mondsbrüche
Mittw.	1	Ignaz, Brigida, Siegbert	♑	19	△☉,✳♂ 2.☍♗u.□♆	☾ Letztes Viertel
Donn.	2	Maria Lichtmeß Kornelius	♑	20	☾,□☿u.♗,✳♃u.♈,♂	a. 3. u. 17 Uhr 8 Min.
Freitag	3	A. Blasius, Oskar, (14 N.)	♋	—	,□☉ [♆,☉✳♂,☿	2. Wachsweihe
Samst.	4	Andreas Corsini, Veronika	♋	22	✳☿,△♀u.♗,□♃u.♈	3. Halssegnung
6.	☞	Vom Sämann und guten Samen. Luk. 8, 4–15. Tageslänge 9 Std. 40 Min.				
Sonnt.	5	Sexagesima Agatha, Alwin	♋	23	♂♄	5. Brotweihe
Montag	6	Dorothea, Amandus, Titus	♌	24	♌,✳☉,□♀,♂♂	● Neumond am
Dienst.	7	Richard, Theodor, Romuald	♌	25	☾ im Erdf.,☾,△♃u.♈,✳♆	11. um 22 Uhr 38
Mittw.	8	Johann von Matha Ordst.	♍	26	♀✳☿,♃♂♈	Min. Nach zeitwei-
Donn.	9	Apollonia, Cyrill, Alto Abt	♍	27	♂☿,✳♀	sem Aufklaren wie-
Freitag	10	A. Scholastika, Wilhelm	♍	28	✳♄,☍♗,□♆	der unfreundlich und
Samst.	11	Euphrosine, Adolf, Maria Erschein. zu Lourdes	♎	—	,♂☉,✳♂	ziemlich kalt.
7.	☞	Von der Verkündigung seines Leidens. Luk. 18, 31–43. Tagesl. 10 Std. 1 Min.				
Sonnt.	12	Quinqu. Eulalia J. u. M.	♎	0	☍♃u.♈,□♄,△♆	15. Aschenweihe
Montag	13	Katharina v. R., Ermenhild	♏	1	☾ im Aequ.,♀△♄	☽ Erstes Viertel
Dienst.	14	Fastnacht Valentin, Anton	♏	2	✳☿,□♂,△♗,☿☍♗	am 19. um 10 Uhr
Mittw.	15	F. A. Ascherm. Siegfried	♐	3	♂♀,△♄,☿□♆	21 Min. Nachlassen
Donn.	16	Juliana M., Gregor X. P.	♐	4	✳☉,△♂u.♃ (17.♈	der Kälte und viel
Freitag	17	F. A. Donatus, Fintanus	♐	5	□☿u.♗,☍♆,△♈,☉☍	Regen.
Samst.	18	Simeon M., Flavian M.	♐	6	☿✳♄ (19. ☉ i.)-(17°° u.	18. Osterbeicht-Anfang
8.	☞	Von der Versuchung Jesu. Matth. 4, 1–11. Tageslänge 10 Std. 25 Min.				
Sonnt.	19	1. Invoc. Konrad v. Piac.	♐	—	☽,□☉,♃u.♈,△☿,☍♄,✳♗,☉△♆,	
Montag	20	Eleutherius B., Eucherius	♑	8	☽,✳♀ (21.♈:☿ gr. w. Elgt.	19. Funkensonntag
Dienst.	21	Eleonora Königin, Felix B.	♑	9	♘,△☉u.♆,☍♂,✳♃,	○ Vollmond er-
Mittw.	22	F. 1. Quat. Petri Stuhlfeier	♒	10	□♀,☉□♄,♂△♃	gänzt sich am 26. um
Donn.	23	Milburga Äbtissin, Willigis	♒	11	☾ im Erdn.,△♄,♂♗,□♆	2 Uhr 41 Minuten.
Freitag	24	F. A. Schalttag	♓	12	☍☿,△♀,♂△♈	Rauh und windig.
Samst.	25	F. Matthias Ap., Edilbert	♓	13	△♂,♂♃u.♈,□♄,✳♆	
9.	☞	Von der Verklärung Christi. Matth. 17, 1–9. Tageslänge 10 Std. 49 Min.				
Sonnt.	26	2. Remin. Walburga, Felix	♈	—	☾ im Aequ.,☍☉	Wenn's der Hornung
Montag	27	Dionys v. Augsb., Ottokar	♈	15	□♂,✳♄u.♗	gnädig macht,
Dienst.	28	Leander, Renate, Baldomer	♉	16	△☿. (29.♆,♂✳♆	bringt der Lenz
Mittw.	29	Roman, Oswald, Martin	♉	17	☍♀,✳♃u.♈,□♗,♂	den Frost bei Nacht.

Wenn es an Lichtmeß stürmt und schneit, ist der Frühling nicht mehr weit,
ist es aber klar und hell, kommt der Lenz noch nicht so schnell.
Wenn's im Hornung nicht tüchtig schneit, so kommt die Kälte zur Osterzeit.
Schmilzt die Sonne im Februar die Butter, geben die Wiesen spätes Futter.

[illegible]

1. Heute ist Mell, Neumondtag 5 18 U. Abends
2. Etwas, aber nicht viel, es fehlt 25 Gr.
3. Kälte, Durchschnittstag sehr windig.
4.
5.
6. Am 7. Februar sind 32 Gr. Kälte,
7. so mehr Frost und Nässe
8.
9.
10.
11.
12. Am 12. Februar Kälte etwas nachgelassen,
13. Am 13. und 16. Februar wieder Frost
14. mit Kälte von 32 Gr. Ohne Kälte und Nässe
15.
16.
17. und bis
18.
19.
20.
21. Heute frische Luft. Es dürfte eine
22. Schwere Tage u. Durst wie die
23. Kälte, ich habe eine weitere Tage
24. Mehr im Fieber.
25.
26.
27.
28.
29.

Das groſse 1 mal Eins.

2	4																		
3	6	9																	
4	8	12	16																
5	10	15	20	25															
6	12	18	24	30	36														
7	14	21	28	35	42	49													
8	16	24	32	40	48	56	64												
9	18	27	36	45	54	63	72	81											
10	20	30	40	50	60	70	80	90	100										
11	22	33	44	55	66	77	88	99	110	121									
12	24	36	48	60	72	84	96	108	120	132	144								
13	26	39	52	65	78	91	104	117	130	143	156	169							
14	28	42	56	70	84	98	112	126	140	154	168	182	196						
15	30	45	60	75	90	105	120	135	150	165	180	195	210	225					
16	32	48	64	80	96	112	128	144	160	176	192	208	224	240	256				
17	34	51	68	85	102	119	136	153	170	187	204	221	238	255	272	289			
18	36	54	72	90	108	126	144	162	180	198	216	234	252	270	288	306	324		
19	38	57	76	95	114	133	152	171	190	209	228	247	266	285	304	323	342	361	
20	40	60	80	100	120	140	160	180	200	220	240	260	280	300	320	340	360	380	400

Zins-Berechnungen.

Kapital Betrag	Zu 2 Prozent			Zu 3 Prozent			Zu 3½ Prozent			Zu 4 Prozent			Zu 4½ Prozent			Zu 5 Prozent		
	1 Tag	1 Mon.	1 Jahr	1 Tag	1 Mon.	1 Jahr	1 Tag	1 Mon.	1 Jahr	1 Tag	1 Mon.	1 Jahr	1 Tag	1 Mon.	1 Jahr	1 Tag	1 Mon.	1 Jahr
Mark	Pf.	M. Pf.	M. Pf.	Pf.	M. Pf.	M. Pf.	Pf.	M. Pf.	M. Pf.	Pf.	M. Pf.	M. Pf.	Pf.	M. Pf.	M. Pf.	Pf.	M. Pf.	M. Pf.
10	—	— 2	— 20	—	— 2	— 30	—	— 3	— 35	—	— 3	— 40	—	— 4	— 45	—	— 4	— 50
20	—	— 3	— 40	—	— 5	— 60	—	— 6	— 70	—	— 6	— 80	—	— 7	— 90	—	— 8	1 —
30	—	— 5	— 60	—	— 7	— 90	—	— 9	1 05	—	— 10	1 20	—	— 11	1 35	—	— 12	1 50
40	—	— 7	— 80	—	— 10	1 20	—	— 12	1 40	—	— 13	1 60	—	— 15	1 80	—	— 17	2 —
50	—	— 8	1 —	—	— 12	1 50	—	— 14	1 75	—	— 17	2 —	—	— 19	2 25	1	— 21	2 50
60	—	— 10	1 20	—	— 15	1 80	—	— 17	2 10	1	— 20	2 40	1	— 23	2 70	1	— 25	3 —
70	—	— 12	1 40	—	— 17	2 10	1	— 20	2 45	1	— 23	2 80	1	— 26	3 15	1	— 29	3 50
80	—	— 13	1 60	—	— 20	2 40	1	— 23	2 80	1	— 27	3 20	1	— 30	3 60	1	— 33	4 —
90	—	— 15	1 80	1	— 22	2 70	1	— 26	3 15	1	— 30	3 60	1	— 34	4 05	1	— 38	4 50
100	—	— 17	2 —	1	— 25	3 —	1	— 29	3 50	1	— 33	4 —	1	— 38	4 50	1	— 42	5 —
200	1	— 33	4 —	2	— 50	6 —	2	— 58	7 —	2	— 67	8 —	2	— 75	9 —	3	— 83	10 —
300	2	— 50	6 —	2	— 75	9 —	3	— 87	10 50	3	1 —	12 —	4	1 12	13 50	4	1 25	15 —
400	2	— 67	8 —	3	1 —	12 —	4	1 16	14 —	4	1 33	16 —	5	1 50	18 —	5	1 67	20 —
500	3	— 83	10 —	4	1 25	15 —	5	1 46	17 50	5	1 67	20 —	6	1 87	22 50	7	2 08	25 —
600	3	1 —	12 —	5	1 50	18 —	6	1 75	21 —	7	2 —	24 —	7	2 25	27 —	8	2 50	30 —
700	4	1 17	14 —	6	1 75	21 —	7	2 04	24 50	8	2 33	28 —	9	2 62	31 50	10	2 92	35 —
800	4	1 33	16 —	7	2 —	24 —	8	2 33	28 —	9	2 67	32 —	10	3 —	36 —	11	3 33	40 —
900	5	1 50	18 —	7	2 25	27 —	9	2 62	31 50	10	3 —	36 —	11	3 38	40 50	12	3 75	45 —
1000	5	1 67	20 —	8	2 50	30 —	10	2 92	35 —	11	3 33	40 —	12	3 75	45 —	14	4 17	50 —

Bei höheren Zinssätzen sind die Zahlen je nachdem zu teilen, oder zu vervielfältigen.

Kalender der Juden

für das 5716te in das 5717te Jahr der Welt.

5716		(Langes Gemeinjahr 355 Tg.)	1956	
Schebat	1.	. . . . .	Januar	14.
Adar	1.	. . . . .	Februar	13.
„	11.	Fasten-Esther . . .	„	23.
„	14.	Purim	„	26.
„	15.	Schuschan-Purim . .	„	27.
Nisan	1.	. . . . .	März	13.
„	15.	Passah-Fest* (Ostern)	„	27.
„	16.	Zweites Fest* . . .	„	28.
„	21.	Siebentes Fest* . . .	April	2.
„	22.	Achtes Fest*	„	3.
Ijar	1.	. . . . .	„	12.
„	18.	(Lag-B'omer Schülerf.)	„	29.
Sivan	1.	. . . . .	Mai	11.
„	6.	(Wochenfest* Pfingsten)	„	16.
„	7.	Zweites Fest*	„	17.
Thamuz	1.	. . . . .	Juni	10.
„	17.	Fasten, Tempel-Erob.	„	26.
Ab	1.	. . . . .	Juli	9.

5716			1956	
Ab	9.	Fasten, Tempel-Verbr.	Juli	17.
Elul	1.	. . . . .	August	8.
5717		(Langes Schaltjahr 385 Tage)		
Tischri	1.	Neujahrsfest*	Sept.	[illegible]
„	2.	Zweites Fest* . . .	„	[illegible]
„	3.	Fasten-Gedaljah .	„	9.
„	10.	Versöhnungsfest* .	„	15.
„	15.	Laubhüttenfest* . .	„	20.
„	16.	Zweites Fest*	„	[illegible]
„	21.	Palmenfest	„	[illegible]
„	22.	Laubhüttenfestende* .	„	27.
„	23.	Gesetzesfreude* . . .	„	28.
March.	1.	. . . . .	Oktober	6.
Kislev	1.	. . . . .	Nov.	5.
„	25.	Tempelweihe	„	29.
Tebet	1.	. . . . .	Dezbr.	5.
„	10.	Fasten, Belag. Jerusal.	„	14.

Die mit * bezeichneten Feste werden streng gefeiert.

Les considérations cosmologiques de Hebel sont une tentative pour lever ce voile de l'au-delà tout en maintenant l'entendement en éveil. Une religiosité panthéiste *(Weltfrömmigkeit)* et la science de la nature se substituent à la foi et à la métaphysique. La mécanique parfaite des sphères est pour l'auteur du calendrier la preuve qu'il existe un royaume de lumière où nous entrerons un jour. Hebel n'en a jamais douté un instant, ne serait-ce

qu’en raison de ses fonctions. Mais dans les rêves, qui ne sont pas soumis au contrôle critique de sa conscience, et qu’il a un temps consignés, nous trouvons nombre d’indices donnant à penser que lui aussi pouvait avoir peur et être perturbé. “J’étais dans la maison de ma mère, note-t-il le 5 novembre 1805, allongé dans mon ancienne chambre à coucher. Au milieu se dressait un chêne. Le plafond manquait et la pièce ouvrait sur la charpente. En certains points, des flammes s’échappaient de l’arbre, très belles à voir. Pour finir, elles apparaissaient sur les branches les plus hautes et les poutres de la charpente commençaient à prendre feu. Une fois l’incendie éteint, lorsqu’on considérait les endroits ravagés, on trouvait une substance verdâtre et résineuse qui se transformait ensuite en une sorte de gelée, et un très grand nombre d’horribles scarabées, d’un vert sale, qui se jetaient dessus pour la dévorer.” Tout aussi angoissante que cette transformation de sa chambre d’enfant avec son arbre de lumières en un lieu grouillant d’effroi, on trouve l’image onirique des damnés qui, aux enfers, gisent dans une chambre entre des feuilles de hêtre sous l’apparence de poissons brûlants et autres animaux marins. Le règne animal semble au demeurant n’inspirer aucune confiance à Hebel, le minuscule souriceau au dos bleu ciel qui lui saute entre les jambes pas plus que le lion africain qui pénètre dans sa chambrette et pose sur ses épaules ses grosses pattes avant couvertes de pustules, sans parler des deux anges élevés dans une bassecour au milieu des autres volailles et dont la femelle est enceinte. En rêve, Hebel craint aussi de diverses manières que la légitimité de sa personne ne soit remise en cause, il redoute, une nuit où il se trouve à table avec le Christ et les apôtres, que ceux-ci ne s’aperçoivent qu’il n’est point affermi dans sa foi, ou encore, à Paris, il est convaincu d’espionnage et renie ses origines. Ce monde onirique surréel n’est pas l’univers élyséen parsemé d’étoiles qu’il imagine de jour la plume à la main. Le désordre et l’arbitraire qui font s’y croiser sans rime ni raison des éléments disparates sont aussi à comprendre comme la réaction à une époque qui voit disparaître les derniers vestiges d’une vision du monde où l’histoire est le moyen d’accéder au salut, une ère où commencent parallèlement à se répandre les violences de l’histoire profane, faite de guerres et de révolutions sans fin. Il

est caractéristique que notre chroniqueur, en arguant que le nombre de calamités qui se sont produites entre 1789 et 1810 dépasse malheureusement de beaucoup celui des étoiles errantes, balaie d'un revers de main la superstition selon laquelle l'apparition d'une comète dans le ciel serait signe de malheur imminent. "Il suffit au bienveillant lecteur, écrit-il, de se remémorer les vingt dernières années, l'alternance de révolutions et d'arbres de la liberté, la mort soudaine de l'empereur Léopold, la fin du roi Louis XVI, l'assassinat de l'empereur de Turquie, les guerres sanglantes en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suisse, en Italie, en Pologne, en Espagne, les combats d'Austerlitz et d'Eylau, d'Esslingen et de Wagram, la fièvre jaune, la gale et les épidémies du bétail, les incendies de Copenhague, Stockholm et Constantinople, le renchérissement du sucre et du café", pour comprendre qu'on ne sait pas le matin ce que la journée apportera. Le paradigme en est *La Catastrophe de la ville de Leyde*, où les choses vont leur cours, comme d'habitude, si ce n'est qu'un bateau avec soixante-dix tonneaux de poudre est à l'ancre dans le port. "On déjeunait de bon appétit comme tous les jours, bien que le bateau fût toujours là. Mais l'après-midi, quand l'aiguille du grand clocher montra quatre heures et demie – les gens industrieux travaillaient chez eux, les pieuses mères berçaient leurs petits, les enfants étaient regroupés à l'école du soir, les oisifs s'ennuyaient, jouant aux cartes à l'auberge devant une chope de vin, un homme se souciait de savoir ce qu'il mangerait, ce qu'il boirait et comment il s'habillerait le lendemain, et un voleur peut-être était en train d'introduire une fausse clé dans une serrure étrangère –, soudain une détonation retentit. Le bateau prit feu avec ses soixante-dix tonneaux de poudre, il explosa et en un instant ce furent des rues entières qui furent fracassées, réduites à un tas de pierres, effroyablement endommagées, de longs alignements de maisons, avec tous ceux qui y vivaient. Des centaines de personnes furent ensevelies, vivantes ou mortes, sous ces décombres. Trois écoles disparurent, avec tous les enfants qu'elles abritaient ; les gens et les animaux qui se trouvaient dans la rue à proximité de l'endroit de l'explosion furent projetés en l'air par la puissance de la poudre et retombèrent au sol en triste état. Pour ajouter encore au malheur, un incendie se déclara, qui bientôt se répandit en tous

lieux, presque impossible à éteindre car il avait touché nombre de réserves d'huile minérale et animale. Huit cents des plus belles maisons s'effondrèrent ou durent être rasées." Dans la description qu'il donne de la destruction de la ville de Leyde, Hebel fait pour ainsi dire le compte de l'ensemble des expériences d'une époque. Né en 1760, il a été témoin de la chute de l'Ancien Régime en France, il a vécu le déclenchement de la Révolution, les années de la Terreur et les guerres paneuropéennes qui se sont ensuivies, et il y voit une accélération et un emballement catastrophiques de l'histoire. Pas plus dans le récit qu'il fait du malheur qui s'est abattu sur la ville hollandaise que dans toute autre partie de l'œuvre, on ne trouve un passage qui indiquerait que Hebel ait donné sa sanction à la violence politique se propageant comme une épidémie entre les années 1789 et 1814. La thèse que Walter Benjamin voudrait accréditer, selon laquelle Hebel aurait compris la Révolution française comme une intervention de la raison divine dans l'histoire de l'humanité, reposait, ainsi que Hannelore Schlaffer l'a montré dans la postface à sa belle édition de l'*Ecrin*, sur un flou historique tendant à "confondre les troubles des années quatre-vingt-dix dans l'Oberrhein (le haut Rhin allemand) avec l'époque réformatrice du début du XIXe siècle". Robert Minder, qui livre le témoignage le plus précis à ce sujet, a constaté lui aussi que si Hebel a soutenu la Révolution, c'est tout au plus sous sa forme libérale et modérée. Et l'ami rhénan de la famille dit lui-même expressément à ses lecteurs de 1815, lorsque les troubles semblent s'être définitivement apaisés, qu'il n'a encore jamais porté de cocarde. Bien qu'il l'entoure de toutes sortes de formules ironiques, il appert que ce n'est pas par opportunisme que Hebel fait rétrospectivement cette déclaration, car à aucun moment ses espoirs et sa philosophie ne laissent supposer qu'il ait envisagé que l'ordre en place soit renversé dans le sang et la violence. Il ne s'est jamais intéressé qu'à l'amélioration concrète des conditions de vie du peuple, tâche à laquelle le grand-duc Charles-Frédéric, après avoir aboli le servage par un rescrit du 23 juillet 1783, s'était attelé en engageant les réformes du système de santé et d'éducation, et en adaptant pour le pays de Bade le Code civil napoléonien. Charles-Frédéric était un élève des physiocrates français, dont

les principales figures, François Quesnay et Jean-Claude-Marie Vincent, au vu des mutations qui se dessinaient au XVIIIe siècle et modifiaient en profondeur la vie de la collectivité, aspiraient à une harmonisation de la société sur la base du droit naturel. Le pivot de leur doctrine économique était en conséquence l'agriculture, qu'ils considéraient comme la seule véritable forme de production de richesses, déterminante pour le bien commun. La transformation de matières premières dans les manufactures, le commerce et l'industrie étaient à leurs yeux des activités de second ordre. A la fois progressiste et conservatrice, la conception des physiocrates était dictée en quelque sorte par le souci d'inculquer aux princes la raison bourgeoise pour leur éviter la fin promise à leur domination s'ils ne substituaient pas à l'exploitation souvent aveugle et brutale des propriétés qu'ils avaient reçues en héritage une pratique plus éclairée. L'idéal des physiocrates était un pays à l'image d'un grand jardin florissant. Hannelore Schlaffer cite un médecin de la ville de Zurich qui au milieu du XVIIIe siècle avait la conviction que l'on ne connaîtrait pas la violence ni la tromperie "si tous les hommes cultivaient les champs et se nourrissaient du travail de leurs mains". Ce genre d'utopies rétrogrades était pour la classe moyenne cultivée la manière d'exprimer son inquiétude face à une économie fondée sur la marchandise et l'argent, qu'elle avait elle-même mise en place et qui gagnait du terrain d'année en année. Pour organiser leur système "naturel" de société, les adeptes de l'école physiocratique croyaient pouvoir se fonder sur le régime qu'ils appelaient le despotisme loyal, à même de mettre directement en application les réformes inspirées par eux. Au-delà de la convergence de vues sur les contenus, c'est cette ligne politique qui incite un prince comme Charles-Frédéric à suivre les préceptes des physiocrates. Pour ce qui est de Hebel, il voit dans le bon gouvernement de Charles-Frédéric, et certainement pas dans une révolution dont le processus de réformes se mue en calamité, le modèle susceptible d'offrir un meilleur avenir à la société humaine. L'ami rhénan de la famille remplit donc ses fonctions de conteur à l'instar d'un monarque sage et bienfaisant. Les histoires et les expériences vécues qu'il relate, les leçons qu'il dispense et les explications qu'il fournit concernant l'ordre naturel dont dépend toute

chose composent aussi bien un manuel de sagesse salomonienne à l'usage des classes inférieures qu'un miroir dans lequel le souverain local est censé reconnaître lui aussi, et peut-être même avant les autres, les images qui doivent le guider dans l'accomplissement de la tâche que Dieu lui a fait la grâce de lui confier. En ce sens, la position politique adoptée par Hebel s'apparente tout à fait à celle de Goethe dans sa *Nouvelle*, où il s'agit, on le sait, de conjurer le danger d'incendie, symbole de la révolution, par un gouvernement féodal déjà pénétré des valeurs bourgeoises que sont le sens du devoir et l'éthique du travail. Mais là où Goethe fait déjà presque de son prince un représentant du nouvel esprit d'entreprise dont le principe est "de recevoir plus qu'on ne donne", Hebel, quand il parle de l'empereur Joseph, de Frédéric le Grand, du sage sultan ou du tsar de Russie, préfère s'en tenir au schéma traditionnel du paternalisme, selon lequel l'intervention des souverains dans la destinée de leurs sujets a constamment été une bénédiction. Aussi ne décèle-t-on nulle part chez lui la moindre trace d'irrévérence. La bonté et la justice sont les étoiles qui guident la société organisée sur le mode paternaliste, et la meilleure illustration de la manière dont elle se conçoit est donnée dans les innombrables variations de la scène de genre où le prince régnant se glisse sans se faire connaître au milieu de son peuple. Notre chroniqueur n'a pas non plus échappé à la règle, entre autres par une histoire datée de 1809, dans laquelle, avec une insistance particulière, il raconte que Napoléon a tenu à régler une dette contractée des années auparavant envers la marchande de fruits de Brienne. Pour que son lecteur puisse apprécier cette affaire à sa juste mesure, il récapitule les étapes qui ont jalonné la vie de l'Empereur depuis l'époque où il était élève à l'école militaire de Brienne. "Napoléon, écrit-il, devient rapidement général et conquiert l'Italie. Il va en Egypte, où jadis les fils d'Israël s'employaient à la fabrication de briques et de tuiles, et livre un combat près de Nazareth, là où il y a dix-huit cents ans vivait la Très-Sainte Vierge. Napoléon revient en France et à Paris en traversant une mer couverte de bateaux ennemis, puis il devient premier consul. Napoléon rétablit le calme et l'ordre dans sa patrie frappée par le malheur, et il devient empereur des Français." Et quelques lignes après la récapitulation de cette carrière

météoritique, nous voyons l'Empereur entrer incognito, comme ces justes légendaires qui maintiennent le monde en équilibre, par une porte étroite dans la pièce où la marchande de fruits prépare son frugal repas du soir. Il donne à recompter à sa créancière mille deux cents francs de capital et d'intérêts, afin que désormais elle soit à l'abri du besoin, elle et aussi ses enfants, dont on serait maintenant presque tenté de dire qu'ils sont devenus les siens.

Si l'entrée de l'Empereur chez la marchande de fruits à la nuit tombée rappelle déjà l'annonce faite à Marie, la description de son étonnante ascension est constamment parsemée de réminiscences bibliques. Il y est question de l'exil des enfants d'Israël, de la Terre sainte et de la Très-Sainte Vierge, et, ce qui est sans doute le plus important, du retour d'un jeune héros qui apporte la paix et un ordre nouveau, par cette mer couverte de bateaux ennemis. La vocation messianique est indéniable, et elle occupe à l'évidence un rang plus élevé que l'affirmation de la légitimité des anciennes maisons régnantes, avec lesquelles on sait que Napoléon ne s'embarrasse pas de principes. Au moins pour un temps, Hebel a donc placé ses espoirs politiques dans l'empereur des Français. Et il n'était pas le seul parmi les conservateurs progressistes de son époque. Les batailles remportées par Napoléon sont d'abord apparues, y compris en Allemagne, sous un autre jour que l'effroyable bain de sang de la Révolution. Elles ne portaient pas les stigmates de la guerre civile et de la violence irrationnelle, mais semblaient bien au contraire auréolées par le soleil d'une raison supérieure et servaient, voulait-on croire, à répandre l'idée d'égalité et la tolérance. Non sans une certaine ironie, le diariste relate toutefois que lors de la convocation du sanhédrin à Paris, plus d'un des membres de la communauté juive de France pensait que l'Empereur avait l'intention de les "ramener dans leur ancien pays, au pied de la grande montagne du Liban, au bord du ruisseau d'Egypte et de la mer". Puis l'optimisme de Hebel fond à mesure que durent les guerres napoléoniennes. Dans une petite pièce qui ne trouva pas place dans l'almanach de 1811, l'ami de la famille, qui sait compter, calcule déjà sans état d'âme combien de centaines de milliers d'hommes et de chevaux Napoléon a déjà mobilisés annuellement et quelles

sommes sont sans cesse englouties par centaines de millions pour mettre sur pied et équiper ses armées. Dans une autre, qui elle non plus ne figure pas dans l'almanach, il montre l'absurdité de la guerre en prenant l'exemple de ce qu'impliquent la construction et l'entretien d'un seul des bateaux la plupart du temps promis à sombrer au cours d'une bataille navale : "1 000 chênes robustes, autant dire toute une forêt ; et aussi 200 000 livres de fer. Les voiles nécessitent 6 500 aunes de toile ; les cordages pèsent 164 000 livres et quand ils sont enduits de goudron, comme il se doit, ils atteignent un poids de 200 000 livres. Le bateau tout entier fait 5 millions de livres, soit 25 000 quintaux, non compris l'équipage et les vivres, la poudre et le plomb." Quand il s'imagine un tel gaspillage, habitué qu'il est à tenir les comptes, les cheveux se dressent sur sa tête. En 1814, alors que le vent a tourné, un texte intitulé "Evénements du monde", une relation du grand incendie de Moscou, à l'époque la plus grande ville du globe, dit à quel point il est horrifié par les absurdes destructions. "Quatre cœurs de ville et trente faubourgs avec toutes leurs maisons, palais, églises, chapelles, auberges, magasins, fabriques, écoles et bureaux sont partis en fumée. La ville comptait auparavant quatre cent mille habitants et elle avait un périmètre de douze lieues", écrit-il, ajoutant : "Du haut d'une éminence, à perte de vue, on ne voyait que le ciel et Moscou. Après cela, rien que le ciel et les flammes. Car à peine les Français étaient-ils entrés que les Russes mirent eux-mêmes le feu en mille endroits. Un vent soufflant sans relâche porta rapidement les flammes dans tous les quartiers de la ville. En trois jours, la majeure partie de celle-ci était en ruine, et celui qui passait par là ne voyait plus que le ciel et la désolation." Dans la suite de son récit sur les événements qui marquèrent l'époque, il évoque également pour les lecteurs de son almanach l'ordre émis à Berlin le 6 mai 1813, stipulant qu'au cas où l'issue de la bataille des Nations serait défavorable, tous les hommes de moins de soixante ans devraient prendre les armes, toutes les femmes, tous les enfants et tous les édiles, chirurgiens, postiers, etc. devraient échapper à l'emprise de l'ennemi, tout le bétail et toutes les provisions devraient être mis en lieu sûr. "Tous les fruits des champs, tous les bateaux et tous les ponts, tous les villages et tous les moulins devaient être brûlés, tous les

puits comblés, pour que nulle part l'ennemi ne puisse séjourner ni profiter de quoi que ce fût. Jamais encore, commente l'ami de la famille, mesure aussi effroyable n'avait été prise de détruire son propre pays." Aujourd'hui, nous pouvons nous faire une idée de ce qu'avait pu être le sentiment d'horreur de notre diariste lorsqu'il avait plongé son regard dans la gueule déjà béante de l'histoire : il suffit pour cela de rappeler qu'à la fin des années vingt, dans la perspective d'une guerre de revanche contre les Français, l'armée allemande, sous la plume du colonel Stülpnagel, avait élaboré un plan qui, ainsi que l'écrit Karl-Heinz Janssen dans l'article qu'il consacre aux documents des Archives centrales américaines dépouillés par l'historien de Hambourg Carl Dirks[*], prévoyait, dans un rare mélange de romantisme révolutionnaire et guerrier et de réalisme cynique et désabusé, de provoquer l'ennemi héréditaire et de l'attirer en Allemagne pour le harceler dans des combats de guérilla et finalement le contraindre à déposer les armes en recourant à une stratégie de la terre brûlée. Des cartes spécifiques, écrit Janssen, avaient été établies à cet effet pour l'ensemble du territoire du Reich, et l'on s'en souvint en 1945, dans les dernières semaines suicidaires de la guerre. Peut-être Hebel pressentait-il déjà, en 1812-1813, que la chute de Napoléon et l'émergence de la nation allemande inauguraient une évolution qu'il serait difficile d'enrayer et que l'histoire telle qu'elle se présentait dès lors ne deviendrait rien d'autre que le martyrologe de l'humanité. En tout cas je puis imaginer son malaise lorsque en janvier 1814 il rendait public, pour appeler au patriotisme, un écrit de six bonnes pages dans lequel lui qui d'ordinaire considérait toujours les choses avec une certaine réserve adoptait les accents pathétiques et martiaux communément répandus à partir de cette époque. "Voyez, y lit-on, elle se lève, toute l'Allemagne est déjà levée et en armes, de la mer aux montagnes. Tous les nobles peuples de sang allemand, le Prussien, le Saxon, le Hessois, le Franconien, le Bavarois, le Souabe, tous ceux qui tout le long du Rhin et sur les rives du lointain Danube sont allemands et parlent allemand sont comme un seul homme, animés d'un même courage, réunis dans une même alliance, liés par un même serment : l'Allemagne doit être libre de l'insulte que lui impose le joug étranger !" Hebel évoque ensuite la

sauvegarde du pays, la renaissance de la nation, les cinq millions de fusils, de haches, de piques et de faux qui vont se dresser en Allemagne, les dés du destin, la terre et le sang sacrés ; et il exhorte son cousin, à qui il adresse son épître, il exhorte son frère, son compatriote et camarade de combat à s'ériger en défenseurs de la patrie, sous la garde de Dieu tout-puissant. Les registres auxquels il a recours sont ceux de la rhétorique du chauvinisme national, dont les clameurs de plus en plus fortes mèneront dans les cent années qui suivent la société allemande jusqu'au point d'égarement où, sous la conduite d'un autre dictateur ivre de pouvoir absolu, elle tentera de réitérer l'expérience napoléonienne d'un remodelage de l'Europe. Jean Dutourd, de l'Académie française, a livré en 1996, sur l'ère allant de 1789 à 1815, un écrit sciemment "politiquement incorrect", qui adopte le point de vue d'un royaliste opposé aux réformes. *Le Feld-Maréchal von Bonaparte* y part du constat que les maisons régnantes, dans l'Europe monarchique d'avant 1789, étaient toutes rattachées, sans exception, par des liens familiaux ou de cousinage, qu'en règle générale il leur fallait contenir les conflits armés dans certaines limites et que l'enjeu en était l'obtention d'avantages concrets, territoriaux ou autres, mais jamais une grande idée abstraite. Tout change avec l'invention du patriotisme révolutionnaire. Mais de ce fait, l'histoire s'est retrouvée aspirée dans un tourbillon de plus en plus rapide. Aussi eût-il été plus sensé, écrit Dutourd, que la garnison de la Bastille ouvrît le feu sur les assiégeants, ce qui aurait empêché qu'un brave peuple industrieux ne se transforme en une nation de sauvages, comme ce fut le cas à l'époque de la Révolution, et que le parvenu corse n'accède ensuite au pouvoir. Celui-ci disposait certes, dit-il, de tout ce qui fait le succès d'un usurpateur – l'ambition, le génie, la volonté, la lubricité, la soif d'ordre et de gloire et aussi un manque total de sensibilité – mais pour devenir véritablement empereur de l'Occident, *"il lui fallait tomber dans une société éclatée*[**]*"*.

Le sang versé entre 1789 et 1815, écrit l'académicien, n'a pas seulement transformé la nature des Français eux-mêmes et le visage de leur pays, mais de ses fumées est aussi sortie l'Allemagne nouvelle et inquiétante. Auparavant, il ne serait jamais venu à l'idée d'aucun philosophe de

l'innocente Germanie de crier : *"Allemagne, réveille-toi*"*, estime-t-il. "Pour la tirer de sa léthargie, il ne fallait pas moins que les canons de l'empereur des Français. Cette Allemagne qui est devenue si formidable au XXe siècle, c'est bien nous, hélas ! qui l'avons faite, qui l'avons tirée du néant." La meilleure manière de mesurer la violence des courants historiques dont Dutourd parle dans son traité si peu orthodoxe est peut-être encore de se souvenir qu'ils ont inspiré au diariste non seulement cet appel fatal de l'année 1814, mais aussi une vision eschatologique dont on chercherait en vain l'équivalent dans la littérature allemande. La scène que nous devons nous représenter est la route de Bâle entre Steinen et Brombach, la nuit. Le père et son jeune fils cheminent lentement dans la carriole tirée par les deux braves bœufs, Merz et Laubi – écoute comme il souffle, le Laubi, dit à un moment le garçon – et leur conversation tourne autour de la brièveté de la vie, du caractère éphémère de toute œuvre humaine, des maisons et des villages dans lesquels les hommes habitent, des grandes villes, de la verte nature et du monde entier. Comme le garçon demande si leur propre maison dont ils aperçoivent, là-haut, sur la colline, les fenêtres aux vitres luisant dans le soleil connaîtra le même sort que le Röttler Schloss, le château qui n'est plus qu'une sombre ruine, le père répond :

> *Oui, mon gaillard, et la maison va vieillir et se délabrer ;*
> *la pluie de nuit en nuit te la délavera*
> *et le soleil de jour en jour te la ternira davantage*
> *et le ver frappeur creusera ses boiseries.*
> *Il pleuvra alors à travers le grenier et le vent*
> *soufflera à travers les lézardes. Tu n'y prends*
> *pas encore garde. Mais que vienne l'enfant de ton enfant,*
> *et elle tombera sous les coups. Pour finir ses fondations pourriront,*
> *et il n'y aura plus rien à faire. Et avant que nous passions l'an 2000,*
> *tout se sera effondré*[4].

Un peu plus loin, dans ces propos en alémanique sur le déclin et la mort, le père parle de l'avenir de la ville de Bâle – *"e schöni, tolli Stadt"*. Et pourtant, elle aussi est condamnée à disparaître :

> *C'est pareil, mon enfant, un jour sonnera l'heure*

où Bâle aussi descendra dans sa tombe, et si encore çà et là
quelque vestige sort du sol, un portant,
une vieille tour, le pignon d'une maison, le sureau
pousse maintenant dessus, le fayard ici, là un sapin,
et de la mousse et de la fougère, et un héron y fait son nid –
quelle misère[5] *!*

Le chroniqueur qui dans nombre de ses histoires suggère que son véritable pays a été un pays du Levant moins bigot, et que je peux aisément m'imaginer évoluant en toge et turban au milieu des juifs et des Turcs, a signé ici, avec cette belle scène d'adieu à Bâle, quelque chose qui de loin rappelle Petra et les autres villes ruinées de l'Orient, même si le sureau et les sapins, les mousses et les fougères qui poussent sur les décombres font davantage penser aux Alpes et à la Forêt-Noire. La paix qui règne maintenant sur Bâle est quoi qu'il en soit celle d'une nature épargnée par l'homme, où les prairies et les cours d'eau peuvent regagner leurs bras morts et les hérons tourner dans le ciel. Le spectacle que le père évoque ensuite est bien plus terrible. Il montre la guerre et la destruction, et un monde qui se consume dans les flammes, tout à fait dans le style du Jugement dernier, que la philosophie bourgeoise avait passé sous silence parce qu'inconciliable avec les principes supérieurs de la raison. Mais comme c'est précisément la classe bourgeoise, dont Hebel fait lui aussi partie, qui a créé les conditions économiques et politiques de catastrophes susceptibles de déstabiliser des continents entiers, les éclairs de stupeur et les tremblements qui parcourent les lignes qui suivent ne sont pas uniquement le reflet d'une eschatologie biblique dont l'arsenal de métaphores ne peut être que familier au diariste et pasteur badois ; ils marquent aussi l'avènement d'une nouvelle époque lourde de menaces, qui, alors qu'elle rêve encore du plus grand bonheur possible pour l'humanité, dessine déjà les linéaments de son malheur absolu. Désormais, on cherche en vain toute trace de cette nature consolatrice qui naguère encore s'étendait sur une ville de Bâle agonisante.

Un vigile sort à minuit,
un étranger, on ne sait qui il est,
il étincelle comme une étoile et crie : "Réveillez-vous !

Debout ! Le jour est venu !” – Au-dessus le ciel
rougeoie, et le tonnerre partout retentit
d’abord assourdi, peu à peu plus violent, comme autrefois
quand en l’an quatre-vingt-seize le Français
s’est mis à nous bombarder comme un fou. Le sol tremble, c’est
comme si le clocher marchait ; les cloches sonnent aussi,
elles sonnent d’elles-mêmes l’heure de la prière tout alentour,
et tout le monde prie. Sur quoi le jour se lève ;
ô que Dieu nous garde ; nous n’avons pas besoin de soleil car
le ciel est plein d’éclairs, et le monde plein de lumière éclatante.
Là-dessus beaucoup de choses encore se passent, mais le temps me manque ;
et pour finir tout s’embrase et tout brûle, partout,
et personne n’éteint les flammes[6].

Le poème de Hebel sur la fugacité de l’existence rejoint l’Apocalypse de Jean dans sa dernière partie, où il est question d’une ville cachée au-dessus des étoiles que le garçon, s’il se tient bien, aura un jour le droit de rejoindre.

Ne vois-tu pas comme le firmament se pare d’étoiles !
Et chaque étoile est comme un village,
et plus haut encore je vois une belle ville,
nous ne la voyons pas d’ici, et si tu es sage,
tu iras sur une étoile comme ça, et tu y seras bien,
et tu y retrouveras ton père, si telle est la volonté de Dieu,
et ma femme, feu ta chère mère. Là-haut tu emprunteras
la Voie lactée pour te rendre dans cette ville invisible, mais si tu te penches, qu’est-ce que tu verras ?
Le Röttler Schloss ! Le Ballon est calciné,
la montagne du Blauen aussi, semblables à deux vieilles tours,
et entre les deux tout est réduit en cendres
jusqu’aux racines. La prairie est désertique,
tout est noir et désolé,
et il règne un silence de mort, aussi loin que le regard porte, regarde, et dis
au camarade qui chemine avec toi :
“Regarde, là-bas il y avait la terre, et cette montagne
s’appelait le Ballon ! Non loin de là
il y avait Wisleth ; c’est là-bas que j’ai vécu,
et misé sur les taureaux, transporté du bois à Bâle,
je l’ai débité et j’ai tiré la filasse et fait des torches de copeaux·
et badiné jusqu’à ma bienheureuse fin
et je n’y retournerais plus maintenant[7] *!”*

Observée depuis la Voie lactée, la terre en ruine, calcinée, tournant, noire et désolée, dans l'univers, ne saurait nous être plus étrangère, et pourtant l'enfance que nous y avons passée, et dont les échos résonnent encore dans les phrases de l'ami rhénan, c'est presque comme si c'était hier.

---

* Cf. *Die Zeit*, 7 mars 1997. *(N.d.A.)*
** Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(N.d.T.)*